



«Un gros panache tout rouge en train de se former»

DR

Ma campagne nucléaire

Gérard Le Bretton (63 – Deshayes)

En vol lors d'explosions de bombes atomiques dans l'atmosphère, notre camarade nous relate ces missions particulières et nous fait part de ses souvenirs marquants !

Les souvenirs que j'en garde sont ceux d'un spectacle grandiose, la sensation d'une puissance énorme totalement maîtrisée par l'homme.

Le site sur lequel j'aurai cette expérience avait tout d'une image de carte postale paradisiaque. Nous étions basés à Hao, atoll des Tuamotu, situé à près de 1 000 km de Tahiti, composé de plus de 50 km de petits îlots de coraux disjoints enfermant un immense lagon bleu tendre de faible profondeur, 25 à 30 mètres, dont je fréquenterai régulièrement les fonds sous-marins les après-midi et les week-ends.

Malgré cet environnement exceptionnel, peu nombreux étaient les candidats à partir sous les tropiques. Les difficultés familiales liées à un éloignement de six mois y étaient pour beaucoup, mais pour le seul célibataire de l'escadron ce n'était que du plaisir, j'ai même rêvé un moment d'y aller en paquebot sur "Le Tahitien" qui mettait un mois pour traverser l'Atlantique et la moitié du Pacifique. Comme il fallait être sous-chef de patrouille pour participer à la campagne nucléaire, mes commandants d'escadrille avaient mis les bouchées doubles pour accélérer ma formation : 41 h 35 de vol en juillet, 28h en août et 37 h 15 en septembre ! Mais ça ne suffira pas et je passerai mes tests de sous-chef de patrouille à la fin du mois d'octobre au lieu de me prélasser sur le pont des premières du "Tahitien" ! C'est donc en simple passager de DC6 que je rejoins Tahiti et de là, l'atoll d'Hao.

Tirs de missiles Matra 638 dans le nuage atomique

La mission est d'une simplicité déconcertante et ne réclame certainement pas d'être sous-chef de patrouille pour être menée à bien. Nous partons à trois avions, chacun armé de deux missiles Matra 638 sous les ailes. Ces missiles portent des filtres Bertin dans leur pointe avant. Il nous suffit donc de tirer ces 3 x 2 missiles face au nuage pour qu'ils assurent le prélèvement des poussières radioactives en traversant le nuage en plein développement, sept minutes après l'explosion. Puis un parachute les amène en descente au-dessus de la mer jolie où nos camarades marins les récupèrent et les passent aux ingénieurs du CEA pour les analyses.

Rien de plus simple donc... si ce n'est que le flash nucléaire au moment de l'explosion risque de nous aveugler définitivement si nous avons le regard dirigé vers Mururoa à ce moment-là. Nos cabines de *Vautour* sont donc équipées de rideaux que nous tirons pour nous mettre à l'abri une minute avant le tir. C'est là que l'exercice se corse car nous sommes trois avions, un leader et deux équipiers, et que nous devons tirer ensemble nos missiles. La formation serrée de trois avions volant en aveugle sous rideau n'est pas un exercice recommandable. Nous partons donc d'une formation avec le leader au milieu et un équipier de chaque côté. Une minute avant le tir, nous passons sous rideau, l'équipier de droite augmente son cap de +5° et monte de 500 pieds, l'équipier de gauche diminue son cap de 5° et descend de 500 pieds, le leader ne change →



Ma campagne nucléaire

→ rien (on remarquera au passage que c'est toujours le leader qui en fait le moins). Au bout de 30 secondes, les équipiers reviennent au cap initial et maintiennent leurs altitudes respectives. On attend alors le flash de l'explosion qui se voit très bien au travers des rideaux que l'on ouvre aussitôt, à la recherche du leader.

En ce jour du 22 mai 1970, la bombe A qui doit être testée répond au doux nom de Cassiopée. Je suis équipier de droite. À l'ouverture des rideaux, mon leader devrait donc se trouver un peu au-dessous de moi et à ma gauche. Les deux paires d'yeux de l'équipage auront beaucoup de mal pour retrouver le leader, non à gauche mais à la verticale et au-dessous ! Il est vrai que l'explosion a eu lieu plusieurs minutes après le passage sous rideaux et que la précision de cap des *Vautour* laisse à désirer. Je bascule prestement sur l'aile en affichant plein gaz : c'est fou ce qu'ils traînent ces missiles ! Me voilà en place pour le virage de présentation face au nuage.

Devant nous, c'est comme un gros cumulonimbus qui monte en bourgeonnant, il est déjà à notre niveau, vers 15 000 pieds. Chaque pilote "vise" cet énorme champignon et, au top "tir" du leader, j'écrase le poussoir du tir missiles. Les deux missiles partent l'un après l'autre tout droit vers leur cible en laissant un panache blanc derrière eux tandis que le *Vautour* se balance d'une aile sur l'autre. Mais il ne s'agit pas de poursuivre au cap et d'approcher trop près cette énorme masse de poussières radioactives, la patrouille se met en virage et nous mettons le cap sur notre paradis terrestre : Hao. Ma tête fait le va-et-vient entre mon leader, afin de rester en position rapprochée, et le nuage gris qui n'en finit pas de monter en faisant étalage de son énorme puissance.

Nous apprendrons le lendemain que nos missiles n'ont pas ramené les poussières qu'ils devaient prélever ? Nous serons même suspectés d'avoir tiré à côté du nuage ! Difficile pourtant de tirer en dehors de cette masse qui débordait largement de part et d'autre de la glace frontale du *Vautour* ! Il s'avérera que les filtres qui devaient s'ouvrir automatiquement au moment du départ des missiles sont restés fermés et donc que les prélèvements n'ont pas eu lieu. Ce qui validera du même coup la mission suivante, autrement palpitante, de pénétration pilotée.

Pénétration au sein du nuage atomique

Pour pallier les risques de non-prélèvement des missiles, il est prévu de réaliser une pénétration avec avion lors de chaque tir.

Nous ne sommes autorisés qu'à une seule pénétration pilotée par campagne afin d'éviter de dépasser le seuil des 3 röntgens. Les avions prévus pour les pénétrations sont parqués à Hao sur un emplacement particulier interdit d'accès sauf pour les mécaniciens et équipages réalisant la mission. Ce sont des *Vautour B* (B pour bombardier) qui sont dédiés aux pénétrations. Assis dans le nez de l'avion, le navigateur dispose de nombreux cadrans indiquant les doses instantanées de rayons X et Gamma mesurées par les capteurs dont l'avion est truffé. Nous portons aussi sur nous un dosimètre mesurant les doses reçues. Enfin, la seule modification importante qu'aient subi les avions dédiés à cette mission a été la mise en place de bouteilles d'air comprimé afin que nous puissions couper le prélèvement d'air extérieur, nécessaire à la pressurisation de la cabine, et passer sur la capacité de pressurisation autonome de l'avion, ce qui nous amène à transpirer abondamment car l'air comprimé est

nettement plus chaud que l'air extérieur normalement utilisé pour assurer la pressurisation de l'avion !

La pénétration est prévue une heure après l'explosion et habituellement le nuage culmine aux environs de 30 000 pieds, ce qui est proche du plafond que le *Vautour* peut atteindre avec ses deux bidons tronqués porteurs des filtres Bertin de récupération des poussières radioactives.

En ce jour du 3 juillet 1970, je partage avec Pascal une excitation certaine quant à notre mission commune car c'est bien le moment le plus "chaud" de cette campagne. Nous devons pénétrer dans le nuage de Licorne.

Nous sommes guidés par un navire spécialement équipé pour détecter les points particulièrement radioactifs dans le nuage afin que nous pénétrions dans ces parties chaudes. Le guidage me paraît bien superflu car le nuage est immense et je ne peux le rater, mais ce qui m'inquiète davantage c'est qu'il se trouve nettement plus haut que nous. En fait, nous passons sous lui au plafond de l'avion fortement pénalisés par la traînée des deux bidons tronqués, et j'estime que le bas du nuage se trouve à plus de 5 000 pieds au-dessus de nous. Je distingue d'ailleurs parfaitement dans les volutes de poussières grises un endroit encore rosâtre où ça doit "cracher" un maximum. Pascal passe à la radio les résultats de notre collecte guidée radar : c'est nul, les compteurs n'ont pratiquement rien enregistré à la verticale du nuage. On fait encore un tour, guidés par le contrôleur, mais ça ne donne rien. Je distingue toujours la même zone rosâtre au sein du gros cumim et je demande alors au contrôleur ma liberté d'action pour tenter une manœuvre de recueil. La mission à accomplir reste toujours un impératif pour tout pilote ; il ne saurait s'y dérober sinon à changer de métier.

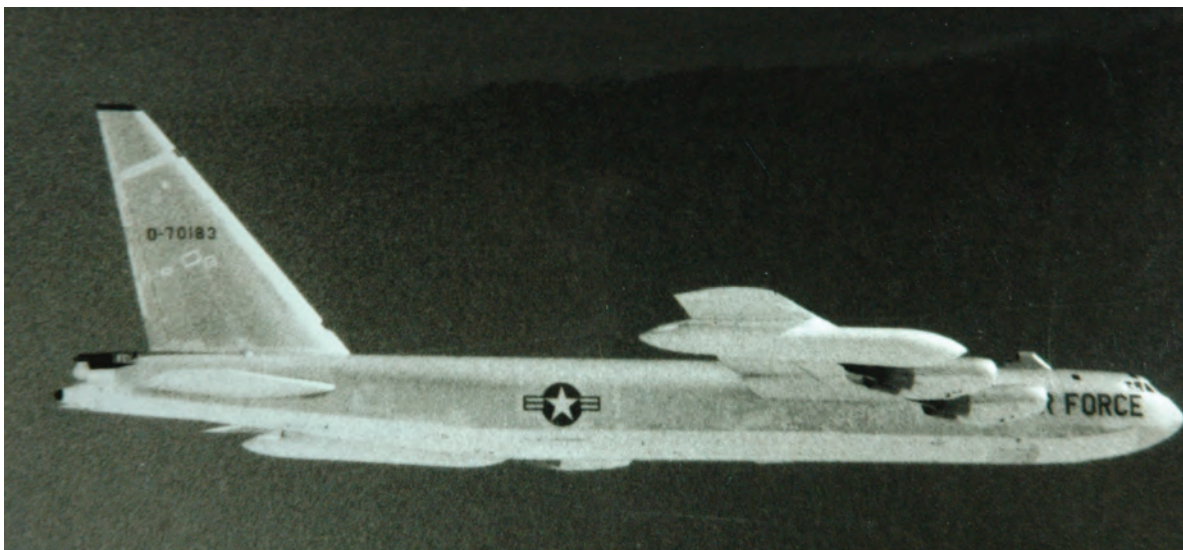
L'accord m'est donné puisqu'on ne parvient à rien d'où nous sommes, sous le nuage. J'explique alors à Pascal mon idée de m'éloigner de quelques nautiques afin d'accélérer au maximum de ce que peut notre poussif aéroplane, et de "zoomer" ensuite avec lui vers le point chaud que j'ai repéré. Pascal a partagé avec moi nombre de vols d'entraînement au combat pour comprendre aussitôt ce que je veux faire et nous nous préparons donc à "attaquer" le nuage récalcitrant !

Nous atteignons péniblement un petit Mach 0.88 et je tire sur le manche, très doucement pour ne pas casser la vitesse, en plaçant le nez du *Vautour* dans la direction de la zone que j'ai bien localisée dans la masse bourgeonnante. Je me demande si ça va passer, le badin dégringole à toute vitesse, nous sommes au-dessous des 100 kt quand on rentre dans la masse nuageuse à l'endroit que je visais. La voix de Pascal me hurle dans les oreilles « *Sors de là, nous avons tous les compteurs en butée !* » Je lui réponds « *Je ne vais rien faire car je n'ai pas envie de me mettre en vrille dans un nuage radioactif.* » Le *Vautour* poursuit sa trajectoire balistique dans le nuage, je me contente de caresser le manche pour conserver les ailes horizontales avec une vitesse nulle, le nez replonge gentiment vers le bas et quelques poignées de dizaines de secondes plus tard, nous retrouvons le bleu de l'océan Pacifique et une vitesse plus confortable pour se mettre en palier et transmettre à la radio les relevés des paramètres de notre récolte.



Vautour IIN partant en mission.





Un B52 espion.

La voix du contrôleur nous revient un peu angoissée « *Surtout, vous ne repassez plus sous le nuage !* » Je prends aussitôt le cap le plus direct vers Hao.

Tout au long du chemin de retour nous consultons nos dosimètres et constatons l'indication qui grimpe régulièrement, à l'arrivée j'aurai atteint 3,1 röntgens, pas de quoi fouetter un chat ; l'équivalent de huit années passées dans ma maison de granit breton ! Mais comme c'est au-delà de la dose autorisée, nous allons être examinés de près : il faut bien que la pléiade de savants docteurs et scientifiques rassemblés sur la base puisse justifier son existence !

Avant d'ouvrir nos verrières nous échangeons nos masques à oxygène contre des masques à gaz placés dans le porte-cartes et nous enfignons des sur-gants et des sur-bottes en vinyle. Puis nous descendons de l'avion en évitant de le toucher et nous nous dirigeons vers la douche bienvenue pour enlever, non pas tant les poussières que la transpiration qui nous colle à la combinaison de vol.

Nous passons alors chacun, en slip, dans un caisson équipé d'un radiomètre extrêmement précis qui va ausculter nos poumons afin de voir si nous n'avons pas inhalé la moindre poussière. Cet examen, qui dure habituellement moins de cinq minutes, commence à me sembler bien long. Quand on ouvre enfin le couvercle, je ne me prive pas de dire au docteur en montrant mon chrono P.N. « *Vous avez vu, il y a plus d'une demi-heure que je suis là-dedans !* » Une exclamation sort alors de l'aréo-page imposant d'une douzaine de spécialistes ameutés par mon examen supposé être "enfin un cas !" : « *Oh, il a gardé sa montre !* » Et on me remet dans le caisson, sans ma montre, et moins de cinq minutes après, j'en sors ; toute l'assemblée a disparu, privée du cas intéressant ! Le seul scintillement des douze chiffres fluorescents et des aiguilles avait suffi à alarmer tout ce petit monde ! Dites-moi docteur, est-ce si dangereux d'avoir une montre fluorescente au poignet ?

Mission d'espionnage d'espion U.S.

Notre commandant d'escadron a eu une idée géniale ! Nous savons qu'à chaque tir il y a un bateau soviétique hérissé d'antennes dans les parages, mais la surveillance de la mer jolie est le domaine de nos amis marins. Par contre, il y a aussi un énorme B 52 de l'USAF, non moins hérissé d'antennes, qui s'invite également à chaque tir et là, c'est notre domaine. Notre patron a donc décidé que nous irions espionner l'espion ! Pour cela nous disposons d'un simple appareil photographique 24x36, sans zoom !

Le 26 juillet, je suis donc le premier à assurer cette mission d'espion de l'espion yankee venu tout spécialement admirer "Pégase", le tir nucléaire du moment. Je suis guidé par un radar de la marine qui m'amène au visuel de notre espion. Ce n'est pas très difficile d'ailleurs d'acquérir le visuel sur un B 52 dont les traînées noires des huit réacteurs se voient à 10 Nm ! J'approche par l'arrière et suis estomaqué à la vue des

nombreuses antennes et autres équipements qui hérissent l'énorme fuselage qui n'en finit pas.

J'entends la voix de Pascal, mon navigateur attiré durant toute la campagne : « *Rapproche-toi, on ne voit rien dans l'appareil photo, on est trop loin !* » Je lui réponds, « *Que veux-tu que je fasse, regarde, on est en patrouille serrée avec lui, il n'y a pas un mètre entre mon bout d'aile droit et son bout d'aile gauche ?* » Le problème est qu'une aile de B 52 mesure plus de 25 m ! Me vient alors l'idée de me rapprocher du fuselage par au-dessus. Je dis à Pascal de se préparer à prendre des photos mais très vite, car je ne pourrai pas rester longtemps à cette place. J'affiche plein gaz sur les deux réacteurs et je pars en virage sur la tranche tout en conjuguant au pied afin de passer lentement au-dessus du fuselage du B 52, mon bout d'aile pas très loin du haut de son fuselage. Pendant que je fais la manœuvre, je réalise que le fuselage avance sous moi et je sens que la dérive de 15 m de haut située au bout dudit fuselage est en train de se rapprocher dangereusement. Je plonge alors dans le vide derrière son aile droite et Pascal me crie « *Super, j'ai pris des photos du dessus de tout le fuselage, ça devrait bien rendre !* » Je reviens me placer au bout de l'aile droite du B 52 et je vois le pilote américain me faire des signes amicaux auxquels je réponds tout aussi amicalement, il existe une certaine connivence entre espions ! Puis, il tire ses rideaux, ce qui me fait sourire ; leurs services de renseignement ne sont pas parfaits ; ils ont encore l'heure du tir prévue la veille mais ce matin le tir a été repoussé de 30 minutes L'équipage va donc rester tout ce temps sous capote en attendant de voir le flash. Moi non.

Je m'éloigne du gros oiseau pour venir me placer aux premières loges car, pour une fois que je n'ai pas d'autre mission que d'admirer le spectacle de l'explosion, je ne veux pas en perdre une miette. Je me suis placé assez près de Mururoa dont j'admire les contours du haut de mes 20000 pieds. L'océan est d'un bleu nuit profond. De là-haut, on discerne parfaitement l'anneau légèrement verdâtre des cocotiers ancrés dans le sable blanc qui lui-même encercle un lagon bleu ciel. Je pense à la bombe qui se balance sous son ballon et qui dans quelques minutes va transformer ce paysage de paradis paisible en enfer apocalyptique.

Il est temps que je me mette à mon tour sous rideau. J'attends le flash immanquable et aussitôt je tire le tissu pour voir le spectacle. J'en ai le souffle coupé. C'est un gros panache tout rouge qui est en train de se former. Le lagon bleu ciel est parcouru d'un cercle blanc de poussière de corail qui s'agrandit à la vitesse du son dans l'eau, qui passe la ceinture de cocotiers et de sable puis disparaît dans le bleu profond de l'océan tandis que les cocotiers sont secoués par le souffle de l'explosion qui les rejoint un rien moins vite que l'anneau blanc de corail sous l'eau.

C'est vraiment sublime, c'est un spectacle magnifique et ce n'est pas du tout l'apocalypse que j'attendais, du moins vu de là-haut.

Cette image instantanée, je la porte encore au fond des yeux qu'il me suffit de fermer pour la faire revivre. ■